

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

- La Vie des Animaux sauvages de l'Afrique.* Préface de Ed. Bourdelle, professeur au Muséum national d'Histoire naturelle. Ouvrage récompensé par l'Institut. In-8, avec 68 photographies hors texte et 43 empreintes décalquées sur le sol.
- La Faune de Guinée.* In-8, avec 1 carte et 46 photographies hors texte.
- La Vie des Animaux sauvages du Cameroun.* Préface de J. Delacour, associé du Muséum, président du Syndicat des grandes chasses coloniales, président de la Ligue française pour la protection des oiseaux. In-8, avec 1 carte et 39 photographies hors texte.
- La Vie des Animaux sauvages de l'Oubangui-Chari.* In-8, avec 1 carte et 22 photographies hors texte.

DANS LA MÊME COLLECTION

- ANDRÉ BERTHELOT. — *L'Afrique saharienne et soudanaise.* Ce qu'en ont connu les Anciens. In-8 raisin, avec 7 cartes en noir et 1 en couleurs.
- G. G. BESLIER. — *Le Sénégal.* Médailles de la Société de Géographie de Paris et de la Société de Géographie commerciale. Ouvrage couronné par l'Académie française. In-8, avec 5 croquis et 14 photographies hors texte.
- Dr F. BLANCHOD. — *Au Paradis des grands fauves.* Voyages dans l'Est Africain. In-8, avec 3 cartes et 49 photographies hors texte.
- *Le beau Voyage autour du Monde.* In-8, avec 1 carte et 54 photographies hors texte.
- GUY CHEMINAUD. — Les bêtes sauvages de l'Indochine. *Mes Chasses au Laos.* Ouvrage couronné par l'Académie française. In-8, avec 26 dessins de E. Schratz et 30 photographies de l'auteur.
- ANTOINE DE LA CHEVASNERIE, délégué du Saint-Hubert Club de France, administrateur du Comité des grandes Chasses coloniales françaises. — *Gibiers et chasses d'Europe.* Préface de Jean de Witt, membre correspondant du Conseil International de la Chasse. In-8, avec 11 dessins de Roger Reboussin et 21 photographies hors texte.
- MAURICE DELAFOSSE, ancien gouverneur des Colonies, professeur à l'École Coloniale et à l'École des langues orientales. — *Les Noirs de l'Afrique.* In-8 écu, avec 4 cartes.
- ARMAND-HENRY FLASSCH. — *De la Brousse au Zoo.* Carnet de route de l'Expédition Urbain au Sahara, en A. O. F., en A. E. F. et au Cameroun. Préface du Dr Achille Urbain, professeur au Muséum National d'Histoire naturelle, directeur du Parc Zoologique de Vincennes, directeur de la Ménagerie du Jardin des Plantes. In-8, avec une carte.
- BARON DE FOUCAUCOURT, pilote. — *Vingt mille lieues dans les Airs.* Tour d'Europe, tour d'Afrique dans un petit avion de tourisme. In-8, avec 46 photographies.
- HENRI-A. JUNOD, de la Mission Suisse-Romande en Afrique du Sud. — *Mœurs et coutumes des Bantous.* La Vie d'une tribu sud-africaine. Tome I : Vie sociale. Tome II : Vie mentale. 2 vol. in-8 de 520 et 584 pages, avec 64 gravures.
- SŒUR MARIE-ANDRÉ DU SACRÉ-CŒUR, des Sœurs missionnaires de N. D. d'Afrique (Sœurs blanches), docteur en droit. — *La Femme noire en Afrique Occidentale.* In-8, avec 2 cartes, 6 croquis et 70 photographies hors texte.
- LOUIS TAUXIER, administrateur des Colonies en retraite, bibliothécaire-archiviste de la Société des Africanistes. — *Mœurs et histoire des Peuls.* In-8, avec 1 carte et 23 photographies hors texte.
- A. M. VERGIAT, membre de la Société Linnéenne de Lyon. — *Les Rites secrets des primitifs de l'Oubangui.* In-8, avec 14 croquis et 37 photographies hors texte.
- *Mœurs et Coutumes des Manfas.* In-8, avec 90 croquis et 24 photographies hors texte.
- JOSEPH WILBOIS, Directeur de l'École d'Administration et d'Affaires. — *Le Cameroun.* In-8, avec 1 carte et 11 photographies hors texte.
- Dr EDOUARD WYSS-DUNANT. — *Mes Ascensions en Afrique.* In-8, avec 5 croquis et 30 photographies hors texte.

D^r ÉMILE GROMIER
Lauréat de l'Institut
Membre de l'Académie de Savoie

LA VIE DES ANIMAUX SAUVAGES DU CHARI ORIENTAL

Avec 1 carte, 1 dessin et 16 photographies

66 38



PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1941

Tous droits réservés

dernier de « fleuve du pléistocène ». Rien n'était plus exact autrefois, mais on a tellement tirailé pendant la navigation entre Lamy et Archambault, que l'on ne voit plus guère sur ses bords que des oiseaux, d'ailleurs en très grand nombre et d'une grande variété. J'en ai rapporté d'excellents clichés.

Puis c'est le voyage dans les cars de la Société Algérienne des Transports tropicaux, dont les voitures sont bien suspendues, confortables, et conduites par d'excellents chauffeurs.

Ce voyage ne m'a nullement paru aussi dur qu'on me l'avait dit, et il présente un grand intérêt pour le naturaliste. On passe malheureusement trop vite devant certains points intéressants, et c'est comme dans un kaléidoscope que défilent, par exemple, les admirables baobabs de la Nigeria anglaise, ces colosses si individualisés, qui ont chacun leur type spécial, leurs formes particulières, et qui, comme toutes les forces de la nature, m'attirent au plus haut point.

Plus au Nord c'est Agadès, dans l'Air, qui m'a conquis par le nombre de ces oiseaux ; Tamanrasset, au Hoggar, où j'ai vu notamment les corbeaux à queue étagée, *Corvus rhipidurus*, s'attaquer aux crottes de chameaux comme à un mets délectable ; In-Salah, où nos tourterelles européennes, *Streptopelia turtur*, *turtur*, et la forme autochtone *S. A. arenicola*, roucoulaient partout dans l'oasis ; El-Goleah, où nos hirondelles d'Europe retardataires évoluaient encore fin avril, de concert avec quelques bergeronnettes printanières, *Motocilla flava*, et de petits gobe-mouches à collier, *Muscicapa albicollis*.

Puis ce fut le passage de l'Atlas sous les giboulées, et enfin l'Algérie ensoleillée, cette autre Provence, avec ses mas entourés d'oliviers et de cyprès, ses bourgades pittoresques, et ses excellentes routes goudronnées, sillonnées d'automobiles et de cars.

Comme Ulysse je suis heureux, car j'ai fait un beau voyage !

TABLE DES MATIÈRES

I. — LE VOYAGE, BANGUI, LES HAUTS PLATEAUX ENTRE N'DÉLÉ ET OUADDA	9
II. — LES SOURCES DE LA VOUAKAGA, MONTS BONGO, RIVIÈRE GALANGALÉ	65
III. — OUANDA-DJALLÉ, LE MOULOU, LA MARE DE CERGOBO, LA SOURCE CHAUDE DE MOUVOU, LE MONT GOËNE	102
IV. — BIRAO, MARES DE LA YATA, LE BAHR-OULOU ET OMDOURMANE, MARES DE TISSI ET DE RAMÉLA	144
V. — LE MAMOUN, LE BAHR-KAMER, LE MARIGOT MAKÀ	175
VI. — LES MARAIS DE MATOUMARA, MÉLÉ, GORDIL, MAKÀ	195
VII. — LA VOUAKAGA	207
VIII. — LE RETOUR, N'DÉLÉ, FORT-ARCHAMBAULT, LE SAHARA	251

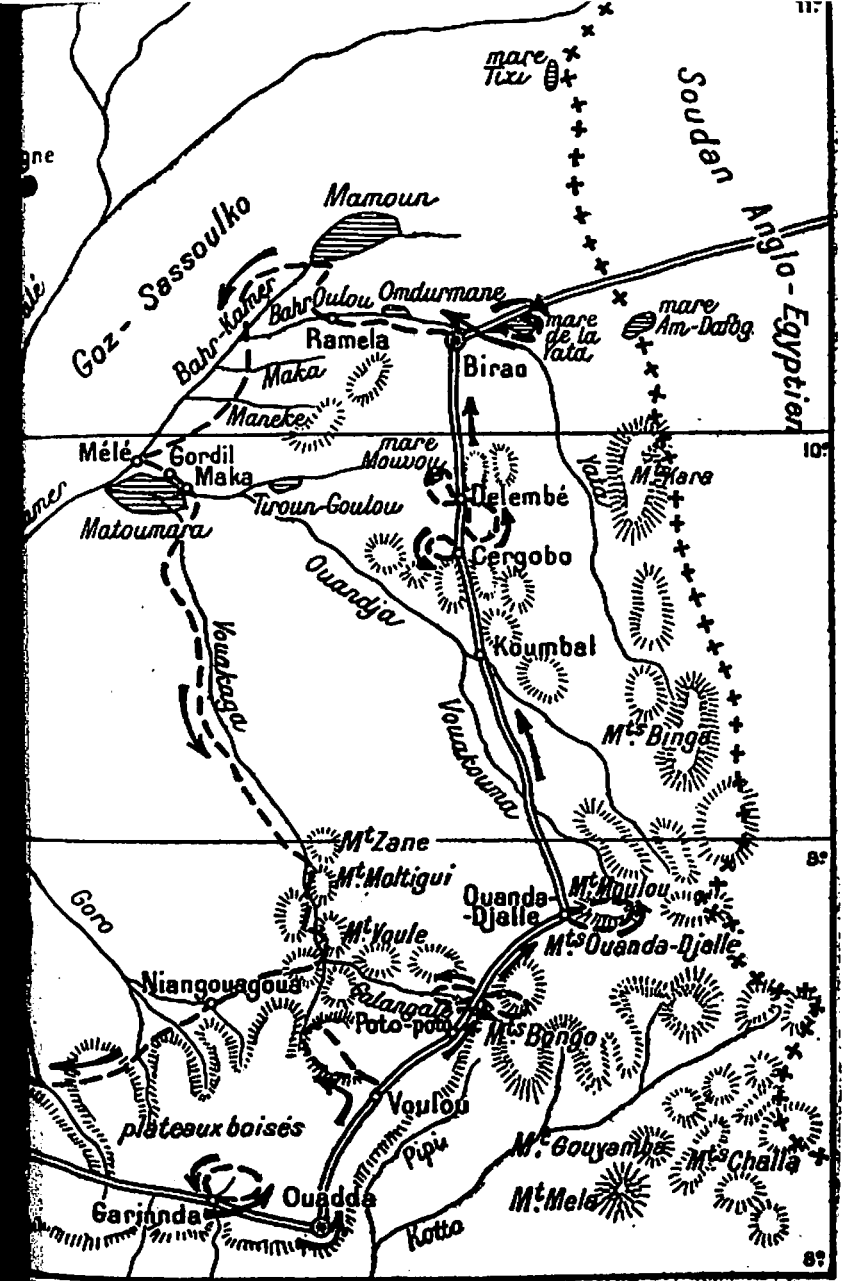
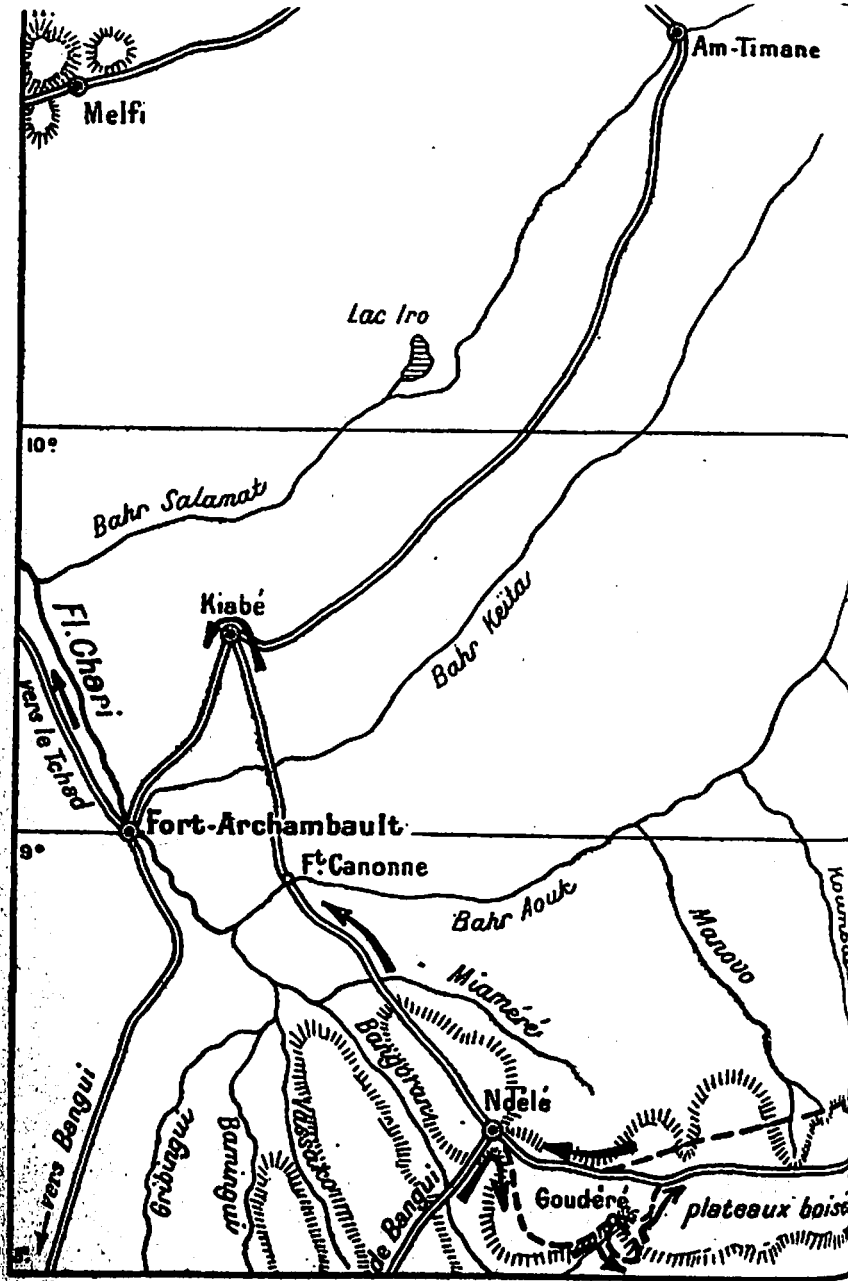
TABLE DES ILLUSTRATIONS

Dans le texte :

Case Dagpa sur termitière fossile (Alinndao). Dessin de M ^{me} G.	8
Carte du Chari Oriental	24-25

Hors texte :

Les éléphants prennent l'alarme !	48
L'atlantosaure	48
« Nous ne nous dérangeons pas pendant la sieste, par 60° au soleil. »	49
La grosse maman allaite son nouveau-né	49
Le club des célibataires. — Cobs de Buffon	96
Le taureau paraît charger le photographe	96
Conférence d'une algrette sur « l'obésité », devant le club des plus de 100 kilos	97
« Houm, hon, hon, hon, que la vie est amère ! »	97
Le bel équinoctial est fort intrigué !	160
Un homme !	160
Le bec en sabot dans les marais de Matoumara	161
Au Paradis des algrettes	161
Ces dames me fixent sans aménité	208
On accouche bien ou l'on peut, dans la brousse	208
Autruches au Gor-Sassoulko	209
Quand on est mère de famille, il faut être vigilante	209



CARTE DU CONGO

rugosités qui la font ressembler à l'écorce d'un vieux chêne, pas de creux profonds aux tempes, ni de saillies trop nettes du crâne osseux, les oreilles sans repli exagéré, bref une apparence de pleine vigueur. C'est un mâle de troupeau qui faisait passagèrement bande à part. Le pays est actuellement sillonné de petites troupes d'éléphants dont il est probablement un des progéniteurs.

Je garde généralement les queues de mes victimes ; hélas, un noir est venu subrepticement couper les poils de la queue de ma bête au ras de la peau. On sait que ces poils servent à faire de petits bracelets qui se vendent fort bien. Quant aux défenses elles sont loin d'être aussi belles que je l'avais espéré. Je les estimais au jugé à 25 ou 30 kilogs, alors qu'elles n'en pèsent respectivement pas 20. Elles sont longues certes, mais très creuses et ne constituent pas des trophées capables de rivaliser avec celles que je possède déjà. C'est bien la première fois que je me trompe aussi complètement en estimant des pointes au jugé, mais c'est excusable quand on connaît les conditions de cette chasse en pays broussailleux où l'on n'aperçoit son animal que par fractions.

Il semble que dans cette région de hauts plateaux, les éléphants portent des défenses de taille intermédiaire entre celles de la forêt équatoriale et des grandes galeries et celles du bassin du Tchad qui sont de faibles dimensions.

Je conserve comme pièce à conviction de la mauvaise mastication des proboscidiens un fragment de fruit de *Grewiopsis globosa* trouvé dans le côlon, qui a 6 centimètres, et n'a nullement été attaqué par les sucs digestifs. Comme je l'ai déjà dit ailleurs, les médecins ne devront pas donner l'éléphant comme exemple à leurs clients quand ils leur prescrivent de mastiquer soigneusement pour éviter la dyspepsie.

Nous rentrons à Ouadda et le soir je dîne en compagnie de M. Quijoux sur sa belle terrasse qui domine un vaste

horizon, coupé par les méandres capricieux de la Pipi creusés dans des grès tendres. Pendant que nous causons, un traquet motteux d'Europe, *Oenanthe oenanthe*, perché au sommet d'un piquet, surveille des insectes qu'il saisit droitement et vient ingurgiter sur son perchoir. Des bulbuls, toujours bruyants le matin et au coucher du soleil, chenillent consciencieusement le jardin potager de mon hôte, arrosé et entretenu avec amour. Un héron à cou noir, *Ardea melanocephala*, passe d'un vol lent et horizontal, semblant glisser dans l'air au rythme mesuré de ses vastes ailes sustentateurs gris clair, tandis que son cou trop long est porté en position coudée, la tête paraissant posée sur ses épaules.

Après des adieux cordiaux à mon hôte si sympathique, je vais camper le lendemain à Palé chez le chef Djoko, où j'admire une arche curieuse, un vrai tunnel parfaitement creusé dans un énorme bloc de grès solitaire. C'est encore dans le même pays plat, couvert d'arbres ou d'arbustes plus ou moins serrés avec des clairières et déjà quelques touffes de bambous.

Le jour suivant, en arrivant à Voulou nous entrons dans une zone où ces Poacinées au feuillage gracile, d'un vert bleuâtre, couvrant de grandes surfaces. C'est de ce point que je vais entreprendre une petite expédition sur la haute Vouakaga.

On sait qu'il existe deux espèces de rhinocéros, le noir *Diceros bicornis* et le blanc *Cerathotrium simum*. Ces deux animaux peuplaient largement, il n'y a pas longtemps, notre continent africain, bien que l'aire de dispersion du premier fut bien plus étendue que celle du second. Toujours est-il que par suite d'une hausse considérable du prix de leurs cornes, qui alla jusqu'à 600 francs le kilo, ces animaux ont été véritablement décimés ces dernières années, au point qu'on peut considérer le rhinocéros blanc comme éteint et le noir sur le seuil de l'extinction, au moins dans notre colonie.

Pourtant des rapports assez optimistes avaient été récemment publiés qui soutenaient qu'un bon nombre de représentants du *Diceros bicornis* hantaient encore l'Aouk, Vouakaga, le Parc National du Bangoran, et que le *Crothoferium simum* lui-même subsistait encore notamment à Mamoun et dans les savanes boisées entre la Ouandja et la Vouakaga. Sachant que le photographe-naturaliste que je suis allait entreprendre un voyage dans ces régions, le Muséum de Paris m'a fait l'honneur de me demander de tâcher de mettre au point cette question qui intéresse les finement chasseurs et zoologistes.

J'ai donc décidé de visiter les régions où j'estimais possible la présence de rhinocéros. Mon but à Voulou est de former une petite expédition pour atteindre les sources de la Vouakaga, et de descendre cette rivière jusqu'à la plaine car tous les renseignements concordent pour me confirmer qu'il y a encore quelques-uns de ces animaux le long de la haute rivière.

Voulou est un gros centre indigène et le chef de canton Goumenndé vient me saluer dans une tenue blanche impeccable. C'est un homme jeune, de traits assez fins, qui a une certaine cote auprès de l'Administration en raison de ses costumes européens, et aussi de ses petits envois de fruits, de pommes de terre et de pigeonneaux, dans un pays assez dépourvu de ressources gastronomiques. Cependant ce qui me déplait en lui, c'est que je ne puis obtenir son regard. Au premier abord on peut penser que c'est de la timidité, après mon voyage à la Vouakaga, j'estime que c'est de la duplicité.

Quand je juge qu'il est temps de parler de la chasse, je mets la conversation sur ce sujet et demande à Goumenndé s'il y a des « rhinos » dans le pays. Il me répond qu'en effet il y en a quelques-uns et que lui-même en a tué. Je me récrie aussitôt et lui fais observer que c'est défendu, alors il balbutie et finit par me dire qu'il y a longtemps... Comme il n'a

guère plus de 25 ans, je pense, *in petto*, qu'il a dû chasser bien jeune le rhinocéros ! Mais je n'insiste pas, et pour obtenir les guides nécessaires ne cherche pas à approfondir cette question épineuse. D'ailleurs je sais bien que tous ces chefs indigènes ont des fusils par la grâce de l'Administration et qu'ils ne les emploient pas à tuer des moineaux, mais bien à décimer la faune.

Comme il me demande de photographier sa famille, j'acquiesce volontiers, et vois bientôt arriver deux ou trois noiraudes couvertes d'oripeaux multicolores, qui seuls les distinguent de leurs concitoyennes vêtues d'un simple tutu de feuilles, et aussi quelques négrillons toujours gentils. La photographie est d'ailleurs fort réussie, mais je la garde, il ne l'aura jamais.

En somme, je passe une bonne après-midi de repos à Voulou, où la température en cette saison est relativement douce, agrémentée d'un vent d'Est assez frais.

Un des premiers oiseaux que j'aperçois dans les bambous qui entourent le village d'une ceinture claire, est une femelle de merle de roche d'Europe. Au delà de cette zone, c'est une forêt dégradée par l'action des feux et des coupes abusives et qui n'est plus constituée que de végétaux souffreteux et rabougris.

Le soir sur ma petite table de campagne je déguste deux pigeonneaux rôtis et des frites ! Délicatesses qu'on apprécie quand on en est privé depuis longtemps. J'en appelle à mes confrères africains en Saint-Hubert. Mais foin de toute reconnaissance du ventre ! Ces souvenirs gastronomiques modestes, mais mémorables dans la brousse, n'effaceront jamais de ma mémoire le tour pendable que ces gens et leur chef m'ont réservé.

Je dois maintenant parler d'un petit fait qui a joué par la suite un grand rôle dans mon expédition. Mes tenues de chasse, bien qu'en excellente gabardine, sont déjà vieilles, leur teinture a bien passé au cours de tant de lavages et je

ne me sens plus suffisamment mimétique. Je profite donc de mon après-midi de repos pour mettre tremper chemises, pantalons et même mon petit chapeau mou dans un bain de colorant que j'ai apporté d'Europe. Je le dis tout de suite, le résultat n'est pas beau, et au premier abord j'estime que c'est un désastre. Toute ma défroque est d'un roux rouille sur lequel apparaissent en noir les taches indélébiles. Et bien, à quelque chose malheur est bon, dit-on, et à partir de ce moment je vais constater que j'approche les animaux avec une facilité incroyable. Désormais ils vont me regarder sans crainte progresser courbé, mon minuscule appareil photographique à la main, et me considérer comme un « niama » quelconque, sans intérêt. J'ai vu des cobs ne pas se lever à mon approche et se laisser photographier à quelques mètres ; des buffles viendront au petit trot chercher à m'identifier ; un lion même sera sur le point de me sauter dessus me prenant pour un gibier. Le malheur est qu'à la longue le mordançage de la teinture a attaqué l'étoffe et l'a brûlée au niveau des taches, si bien que peu à peu celles-ci tomberont, en laissant un trou comme témoin. Mes vêtements ne seront bientôt plus que des loques, ou plus poétiquement de la dentelle, cédés successivement à mes hommes qui les porteront jusqu'à la charpie finale.

Le 17 janvier je pars avec toute ma tribu pour les sources de la Vouakaga, quelque part au Nord de Voulou. Deux guides indigènes prennent la tête, et nous voilà de nouveau sur un vaste plateau, dans la forêt claire qui a déjà subi l'action des feux annuels. C'est dire qu'on y est vite transformé en charbonnier, et que le pittoresque fait défaut, momentanément du moins, dans ce paysage calciné. Momentanément, car j'ai déjà eu l'occasion de dire avec quelle rapidité la nature réagit contre le fléau des incendies, et qu'une région où tous les végétaux qui subsistent apparaissent roussis ou noircis, où tout semble mort, redevient verte comme sous l'effet d'une baguette magique. Cependant à la

longue les essences s'épuisent à lutter, les grands arbres succombent les uns après les autres et cèdent le pas à des avortons contournés. La plus tenace des graminées elle-même, l'*Imperata*, le chiendent de l'Afrique, dont les rhizômes ont une puissance de propagation inouïe, finit par céder à son tour et ne plus pouvoir se maintenir sur ces terrains stérilisés.

Vers 10 heures nous tombons sur une troupe d'hippopotames, occupée à brouter les rejetons nouveaux d'un vert jaunâtre qui ont déjà jailli de la cendre. Je fais l'approche, mais n'ayant aucun masque possible pour me dissimuler, je suis vite repéré et tous mes yaguis au lieu de déguerpir comme ils le font généralement à l'approche de l'homme, me regardent oreilles braquées, petites queues agitées, l'air très intrigués. N'ayant pas encore réalisé combien je ressemble peu à un être humain, et sans chercher à approcher davantage, je mets genoux en terre et prends quelques clichés. Les bruits de dé clic toutefois donnent l'alarme à mes bêtes, l'une d'elles frappe du pied et éternue, ce qui détermine la bande à s'éloigner au pas. Mais elle ne va pas loin, et j'entends bientôt le mâle meugler comme un taureau. Mes hommes arrivent, Yatoungou me tend mon fusil pour que je suive les bêtes et fasse de la viande. Mais si j'ai promis au village de tuer un niama quelconque, je le ferai au retour, quand un coup de fusil ne risquera plus d'effrayer quelque animal intéressant et surtout les précieux rhinos.

Bien m'en a pris de ne pas tirer, car non loin de là mes guides s'arrêtent et me montrent d'un air tragique entre les arbrisseaux le gros derrière rose d'un buffle noir solitaire : « Gouagoua ! » On passe les consignes de bouche en bouche à toute ma bande de s'asseoir sur place, de ne plus bouger, et je prends mes dispositions pour photographier l'animal. Sans fusil, car encore une fois je ne veux pas tirer, j'en approche lentement et progressivement, mon petit appareil moins encombrant qu'une jumelle, rejeté dans le

dos et qui me laisse toute la liberté de mes mouvements. Où est le temps où je coltinai des monstres téléobjectifs de plusieurs kilogs. C'est tout de même beau le progrès...

Le buffle mange des pousses lui aussi, et remue beaucoup pour alier de l'une à l'autre, je le vois de dos, de face, de profil. C'est un vieux mâle, dont les cornes paraissent intermédiaires entre celles des savanes de l'Oubangui et celles des buffles que je verrai plus au nord, dès la moyenne Vouakaga et qui eux sont déjà du type œquinoxialis.

Je ne dispose d'aucun masque sérieux, comme le montrent bien les photographies que j'ai prises, et seuls de maigres arbustes dépouillés me permettent de me cacher partiellement. Gouagoua malgré ses occupations gastronomiques ne perd jamais le nord, si je puis dire, et n'abandonne pas longtemps le souci de sa sécurité. A chaque instant il lève la tête d'une façon brusque et hume circulairement les effluves, puis rassuré se remet à brouter. Je m'aguerris et arrive mètre par mètre à progresser et à faire des clichés de plus en plus rapprochés. Mais Gouagoua a entendu les déclics, il lève la tête et me regarde. C'est le moment de ne pas ciller ! Je serais pétrifié que je ne serais pas plus immobile. Il me regarde, fait quelques pas en avant... et se remet à brouter. Et ce petit jeu se renouvelle plusieurs fois. Oh oh, me dis-je, décidément il y a quelque chose de changé, et ma nouvelle défroque a l'air de dérouter les bêtes. Alors, je m'avance encore et prends de nouveaux instantanés rapides, suivis des mêmes réactions du vieux taureau, qui finit par s'en aller tranquillement. Mes hommes perchés sur des arbustes ont suivi la scène, et maintenant les conversations vont leur train où on mime ma reptation et les attitudes du buffle qui n'a jamais compris que j'étais un être humain, car dans ce cas, il aurait pris une terreur panique... à moins qu'il ne fut mal luné.

Mais voici une région qui n'a pas encore brûlé, et maintenant la marche devient plus pénible dans les herbes des-

ches, imbriquées et feutrées. Les animaux y sont aussi nombreux, et nous voyons des traces d'éléphants, des buffles, de rouannes, d'élangs et même de girafes solitaires.

Il paraît que les rhinos viennent jusque-là en saison humide et se promènent même sur tout le plateau jusqu'aux rivières Gombri et Tilli. Quelques vieilles traces, des crottins séchés et disséminés à coups de pieds suivant la coutume de l'espèce, sont des témoins sûrs des affirmations de mes guides Youlous. Je suis plein d'espoir, je verrai certainement des rhinocéros vers les sources de la Vouakaga, et en ce moment ils ne quittent guère les abords de la rivière qu'ils descendent, paraît-il, jusqu'à la Galassissi, au niveau de l'ancienne piste N'délé-Ouanda-Djallé. Je vais installer des camps successifs en descendant le cours d'eau et je battraï l'estrade tout autour afin de ne laisser échapper aucune trace fraîche.

Nous voici à la bordure nord de la région des grands plateaux que je parcours depuis plusieurs semaines, et là, comme à ses limites sud, la dénivellation est assez brusque. Nous foulons une latérite formée de grains de quartz arrondis aux granits sous-jacents et étroitement cimentés par un magma rouge. Parfois les cailloux roulés d'un pouce ou deux de diamètre ont été libérés du magma et forment un tapis de galets vernissés sur lesquels on glisse. De temps à autre des échappées laissent apercevoir dans le lointain des montreforts qui sont comme des avancés du plateau que nous foulons, au delà desquels on devine tout là-bas dans le fond, dans les brumes, la grande plaine du Tchad dans laquelle la Vouakaga cessera d'être torrentueuse pour prendre l'allure d'un serpent vert sinueux.

Pendant que j'avance en méditant des tactiques ingénieuses pour photographier tous les rhinocéros que je rencontrerai, j'aperçois devant moi un rideau de fumée. Mon sang se glace dans mes veines, suivant la formule, et je

me précipite en avant pour voir ce dont il s'agit. Tout le pays brûle et nous marchons désormais sur la cendre chaude, en évitant les troncs d'arbres calcinés qui fument encore. Ainsi tous mes espoirs semblent perdus, les rhinocéros s'il y en a, ont dû fuir en descendant le cours de la rivière.

Nous atteignons bientôt la source même de la Vouaka qui prend ici le nom de Yagousamba. Sa galerie, d'ailleurs modeste, a été respectée par le feu et j'y choisis en lisant un emplacement pour le campement. Les tsé-tsés s'y sont réfugiées en masse pendant l'incendie, et elles nous assaillent avec une insistance et une furie incroyables. Elles arrivent de tous côtés et cela devient un tel supplice, que le brouillard de la nuit qui vient nous délivrer de leurs assauts.

Le jour suivant je décide de descendre encore pour rendre compte de l'ampleur de l'incendie, espérant contre toute espérance qu'il est resté localisé aux sources. Hélas ! partout en avant le rideau de fumée fait le vide, descendant au fond des ravins, escaladant les croupes, transformant le repaire probable des rhinos en un désert de cendre. Inutile d'insister, et je place mon camp dans une partie respectée de la galerie de la Yagousamba, qui coule à quelques pieds comme un maigre filet entre deux parois argileuses. Je suis installé dans un coin ombreux, une véritable oasis où de beaux arbres au feuillage ténu comme de la dentelle donnent un ombrage léger mais suffisant à tamiser les rayons du soleil. De nombreuses plantes proches de nos pas, *Eupatorium cannabinum*, agrémentent le bord de la rivière de leurs touffes blanches terminales, en ombelles composées qu'elles portent comme autant de bouquets de mariées. Un filet d'eau claire qui coule dans un lit de sable rose, très grand pour lui en cette canicule, est bordé de part et d'autre de tapis de graminées vertes agréables à l'œil. L'ensemble du tableau, par son charme rustique, jure avec le paysage de mort des alentours.

Avec désespoir, je cherche quand même des traces

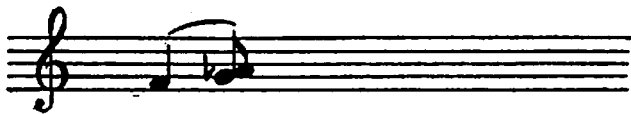
de rhinocéros et finis par en trouver une assez fraîche dans le lit même de la rivière. L'animal, de petite taille, a suivi il y a deux ou trois jours son cours capricieux, imprimant dans la vase le trèfle de son empreinte. Il a arraché deci delà sur la rive les branchages terminaux d'arbustes sympathiques, il s'est roulé dans la boue fétide et argileuse, il a flâné dans ce couloir frais et facile, puis il a franchi la petite falaise et s'est engagé dans la brousse où l'incendie nous fait perdre ses traces. Je garde toutefois comme pièce à conviction pour le Muséum un des crottins de ce *Diceros bicornis* qui n'est qu'un aggloméré de débris végétaux grossiers et de branchettes. C'est d'ailleurs le seul crottin qu'il m'a laissé intact, car il a pulvérisé les autres à l'aide de ses cornes postérieures, suivant la coutume que j'ai bien connue dans l'est de l'Afrique. C'est le seul rhino dont la présence ici aura été pour moi une certitude, nous trouverons en retour quelques autres traces remontant à des dates que l'incendie ne nous permet pas de déterminer. Et voilà le bilan d'une expédition dont j'attendais tant de résultats intéressants. Il est manifeste, et c'est aussi l'avis de mon personnel, que les indigènes ont reçu l'ordre de me précéder et de mettre le feu partout où je pourrais avoir l'idée de séjourner. Pourquoi ? me dira-t-on. Je n'en sais rien moi-même, mais le fait s'étant renouvelé comme on le verra plus tard, il est net qu'il y a là plus qu'une coïncidence ou qu'un hasard malheureux. Ces gens se disent peut-être que si les blancs savent qu'il y a des rhinocéros chez eux, on viendra les embêter, et ils prennent des mesures pour couper court à des visites qu'ils n'aiment guère. D'autant qu'ils chassent et détruisent des animaux protégés et ne tiennent pas à ce que l'on vienne mettre le nez dans leurs affaires. Nous avons vu les traces de ces hommes et ne sommes pas parvenus à les capturer. J'aurai plus de chance dans quelques semaines...

Pour me consoler je songe qu'après ma randonnée au Goz Sassoulko et au Mamoun, où je désire aller rechercher

les rhinocéros qu'on y signale, je remonterai la Vouakaga au lieu de la descendre et que je finirai bien par retrouver les bêtes que l'incendie a chassé dans le bas.

Nous revenons donc sur nos pas, en empruntant toute-fois la voie plus facile d'un sentier d'éléphants séculaire, qui paraît suivre la rivière pour monter sur les hauts plateaux. Les tsé-tsés qui ont repris leur offensive, les petits mellipones qui cherchent les yeux avec une obstination tenant de la rage, nous rendent la vie bien difficile. En me retournant dans la grimpée, j'aperçois dans un lointain flou et bleuâtre la grande vallée de la Vouakaga enfin libérée des montagnes.

Un coucou africain, *Caculus canorus gularis*, si près de notre coucou européen qu'il est pratiquement impossible de l'en différencier à distance, émet son chant de deux notes tristes, sur un ton plus profond et comme voilé :



C'est d'ailleurs le seul coucou qui chante ici en janvier, en pleine saison sèche, les autres ne commençant guère avant les premières pluies, c'est-à-dire, fin mars. Quant à notre coucou européen, il reste muet pendant tout son séjour africain, et il ne vient d'ailleurs pas normalement hiverner en Afrique française, mais bien dans l'Est du continent où j'en ai vu beaucoup autrefois. Les quelques rares coucous d'Europe qui ont été signalés dans le centre et l'ouest africain sont ou des coucous gularis ou des individus égarés. D'ailleurs l'un d'eux est signalé comme ayant été capturé un 27 mars en Gambie anglaise, alors qu'il aurait dû normalement être en Europe à cette date ou au moins sur le chemin de retour. Je pense qu'il s'agit précisément dans ce cas-là d'une confusion avec le coucou gularis africain.

Le point de départ exact de la Vouakaga paraît être un

petit rocher que nous abordons et d'où la rivière sourd plutôt qu'elle ne coule. Ce n'est qu'après avoir imbibé une prairie et l'avoir transformée en éponge qu'elle constitue un mince filet qui va grandir rapidement dans la descente.

Et tandis que je contourne le rocher en question, je fais un saut de côté ; j'allais peut-être mettre le pied sur un gros tas qui a plutôt l'air d'une bouse de buffle desséchée et qui n'est autre qu'une énorme vipère du Gabon, *Bitis gabonica*, aplatie en rond par terre. Mes noirs qui l'ont vue aussi s'écartent rapidement et je reste seul à contempler cet ophidien qui est là immobile, la tête exactement appliquée au sol comme une feuille morte, large comme la main. Ses yeux petits, aux pupilles verticales, me fixent de ce regard qui impressionne tellement par son immobilité et sa froideur implacables. J'ai dit qu'au premier abord, j'aurais pu prendre ma vipère pour le résidu de la digestion d'un bovidé, mais c'était médire de la beauté de cette bête dont les dessins de la peau formés de taches sombres quadrangulaires sur un fond fauve clair, sont à mon avis purement admirables. Elle est devant moi comme pétrifiée, comptant sur son mimétisme parfait plus que sur sa vélocité pour m'échapper. L'embuscade est d'ailleurs son seul mode de chasse, elle frappe sa victime au passage à l'aide de ses deux puissants crochets qui ne pardonnent guère. La capture de cette énorme bête est facile, je l'exécute à l'aide d'une fourche que Yongoro vient de me tailler en quelques coups de serpe. La tête fortement fixée au sol, le corps enroule immédiatement ses puissants anneaux autour du bâton. Mais un tampon de chloroforme pris dans ma petite trousse naturaliste de campagne, aura vite raison des réactions de la bête, qui mesure 1 m. 77 de longueur, a 27 centimètres de tour et doit bien peser six kilogs, je pense. J'en ai rarement vu d'aussi grosse, sinon une autre en Ouganda. Et j'admire ses belles écailles lisses, si propres et si harmonieusement colorées. J'avoue ne ressentir nullement cette répulsion

dire dans le cliché que j'en ai pris quel est l'envers et quel est l'endroit.

Combien la présence de tous ces oiseaux dans ce pays perdu m'intrigue ! D'où viennent-ils, quel trajet ont-ils accompli, qu'ont-ils vu ? Que d'énigmes qui resteront sans réponse, et qui me mettent l'esprit à la torture.

Mais voici un immense oiseau qui arrive d'un vol lent et majestueux, la tête repliée sur les épaules, ses longues pattes parallèles à la queue. Il allait atterrir non loin de moi car il n'avait pas encore pris ombrage de ma petite masse rougeâtre, mais il opère un brusque crochet en me voyant, pousse un « crooo » aigre et profond et va se poser sur l'autre rive où il se reçoit pattes en avant. C'est le géant de ces oiseaux pêcheurs, le héron goliath, *Ardea goliath*. Il commence par me fixer, son long cou allongé dans ma direction, huppe relevée, puis voyant le calme de toute la gent emplumée, il se rassure, et se rapproche de l'eau à ses longues enjambées, provoquant la fuite des oiseaux qu'il rencontre et faisant ainsi le vide autour de lui. Dame, un coup de ce bec aigu, projeté en avant avec force comme un fer de lance, doit être dangereux.

Et sur toute cette scène planent inlassablement de nombreux milans à queue fourchue et des marabouts dont le lieu de rassemblement me paraît être à quelques centaines de mètres, le cours même de la Yata. Je vais aller leur rendre visite... Juste à ce moment quelques Arabes armés de lances s'acheminent vers la rivière, provoquant l'envol de tous ces oiseaux. Alors, sortant de mon attitude résolument pacifique, je les admoneste avec de tels gestes qu'ils font demi-tour et s'en vont en courant, se demandant probablement quel crime ils ont pu commettre pour déterminer un tel courroux ! Le calme revenu, les marabouts qui forment un véritable nuage dont j'arrive à prendre quelques clichés reviennent à la Yata et se posent en groupes dans la prairie. Je les aborde par une tactique d'approche

qui les met, sinon en confiance, du moins les rassure sur le sujet de mes intentions. Il ne s'agit pas avec eux de marcher comme avec les mammifères et de ramper sur le sol à la manière d'une bête, cela ne prendrait pas. Je garde donc ma position bipède, mais j'ai l'air absolument désintéressé et ne m'occuper de tout autre chose que d'eux-mêmes. Quel homme qui me verrait opérer pourrait peut-être concevoir des doutes sur l'intégrité de mes fonctions cérébrales... Le résultat c'est qu'au bout d'un quart d'heure, je ne suis plus séparé d'eux que par la largeur de la Yata et me trouve à moins de trente mètres de mes échassiers qui, en groupes compacts de 50 à 100 individus, forment comme autant de compagnies, dans une armée au point de rassemblement. Tous revêtus du même uniforme sombre, le chef blanc et rosé, le bec bas, comme au port d'arme, ils me font face dans cette immobilité parfaite d'une troupe bien commandée. Ce n'est d'ailleurs qu'une impression, car il est facile de régner dans cette armée une discipline consentie, ce qui exclut l'idée d'un chef tel que nous le concevons. Un chef plus avisé, riche de plus d'expérience, ou encore plus pressé, doit être, sinon le chef, du moins le guide auquel on se fient pour prendre telle ou telle détermination. Cela se vérifie chez les oiseaux grégaires aussi bien que chez les mammifères vivant en troupes. Toujours est-il qu'ils posent parfaitement pour le photographe que c'est moi qui finis par me lasser, et m'en vais de crainte d'abuser de tant de bonne volonté... et surtout de crainte d'arriver au bout de mon film.

Pendant ce temps sur les arbres morts voisins, de magnifiques aigles pêcheurs offrent au soleil leur tête blanche, et poussent des clameurs discordantes « claoû, clao, clao, clao, » comme des rires un peu gras.

Bref, une belle journée, d'où je rapporte des images ravissantes !

Il y a aujourd'hui grand palabre à Birao, le chef arabe a

été convoqué. Mis au courant de mes projets au sujet du rhinocéros il va, dit-il, me procurer deux de ses meilleurs chasseurs pour me guider dans les régions où ces grands animaux préhistoriques subsistent encore. Car non seulement, d'après lui, il y a de nombreux rhinocéros noirs, *Diceros bicornis*, mais aussi des blancs, *Ceratotherium simum*. Ce qu'il dit paraît pertinent, il précise d'une façon fort précise melle leurs mœurs, les mares où ils boivent, leurs cantonnements suivant les saisons. Malgré tout, je reste sceptique et crains fort qu'il ne table que sur des souvenirs datant de l'époque récente où ces grands mammifères abondaient et qu'il a dû faire massacrer d'autant plus qu'il se trouve au seuil du Soudan Anglais pour en exporter les cornes.

Imposant, majestueux, désinvolte, le grand chef me présente deux arabes au faciès énergique et intelligent qui se disent anciens chasseurs de rhinocéros et portent ostensiblement les imposantes lances avec lesquelles ils mettaient à mal non seulement ces animaux, mais aussi l'éléphant et la girafe. Ces lances ont 2 m. 50 cts de hampe et leur fer a 30 centimètres de long sur 20 centimètres de diamètre. Ces arabes d'une intelligence, d'une hardiesse et d'une bravoure infiniment supérieures à celles des noirs, sont de chasseurs dans l'âme et de terribles ennemis de la faune. Ici, à Birao, ils ne paraissent plus guère se livrer à la grande chasse, mais partout ailleurs ils continuent peu ou prou à poursuivre les grands animaux dont on peut acheter encore un peu partout les dépouilles sous forme de petits objets d'ivoire, de bracelets de crins d'éléphants ou de girafes, et de sandales. Je ne parle pas du rhinocéros qui est à peu près anéanti, à part les quelques rescapés que mes guides se proposent de me montrer...

Dans le sud de cette région ce sont les Bingas, les Youlo, les Karas et les Kreich du Soudan Anglais qui forment le fond de ces braconniers qui mettent en coupe réglée notre territoire, et vont chasser comme je l'ai constaté jusqu'à

la Vouakaga et même la Koumbala. Il y avait à un moment donné, et je ne sais s'il en existe encore, des villages de chasseurs sur l'Oued Kadro, la Yata et la N'gaya, où des artisans travaillaient sur place l'ivoire et les cornes de rhinocéros. Il n'est pas rare que des gardes signalent qu'ils ont trouvé des cadavres de grands animaux manifestement occis par ces braconniers. En pleine réserve du Goz Sassoulko, ils ont découvert dernièrement 4 cadavres de girafes tuées par les arabes du Soudan Anglais qui passent régulièrement la frontière. D'autres, vers Ramela, se sont trouvés nez à nez avec un groupe de vingt cavaliers et autant de piétons en expédition de chasse. Bref le braconnage reste, malgré les lois, intensif. L'inspecteur des chasses, installé à N'delé est impuissant, et seuls des Européens actifs mis sous ses ordres et postés à Ouanda-Djallé et à Birao, opérant de fréquentes tournées *manu militari* aux bonnes époques, pourraient enrayer le fléau. D'autant que ces bandits intimident les malheureux gardes, et n'hésitent pas à l'occasion à se servir de leurs armes contre les gêneurs... Quant à moi, j'ai fait proclamer qu'on ait à se méfier et qu'on ne me mette pas dans l'obligation de « faire un carton », comme je l'ai déjà dit plus haut. On verra plus loin qu'un groupe d'arabes m'a échappé de peu, et que je n'ai pu capturer que du menu fretin, des braconniers noirs, infiniment moins dangereux pour l'homme et pour les animaux.

Bien que broussard dans l'âme, on n'en est pas moins sensible aux bienfaits de la civilisation, et c'est avec un peu de peine que je quitte le 11 février Birao, où j'ai été comblé d'amabilités.

L'étape m'amène au village de Guéné qui n'offre rien de particulier. Je dois toutefois noter le nombre de nos oiseaux migrateurs rencontrés en chemin, notamment les traquets motteux ou culs blancs, *Oenanthe oenanthe*; les petits traquets tariers, *Saxicola rubetra*; les rossignols

Je n'insisterai pas sur cette nouvelle journée passée en face des hippos, où j'ai pu prendre de nouveaux clichés intéressants, notamment de crocodiles, dont l'un, comme à Omdourmane, court se jeter à l'eau dressé sur ses pattes.

Le lendemain je me rends au village de Maka et fais le tour d'une immense lagune, déversoir de la Ouandjia où les « grinndi » sont abondants, mais trop loin des rives.

Le 1^{er} mars, c'est la traversée de cette immense étendue marécageuse comprise entre la Vouakaga, la Ouandjia et le Bahr Kamer et qu'on est convenu d'appeler, comme je l'ai dit plus haut, marais de Matoumara ou de Gata. Le terrain est loin d'être plat comme on pourrait s'y attendre, et présente de nombreuses élévations de terrain encerclées de flaques et de canaux, offrant au naturaliste photographe d'excellentes conditions d'approche pour les buffles et les antilopes qui abondent. Certains passages sont parfois scabreux et il ne faut pas hésiter à se mettre à l'eau. Bah ! Le soleil sèche vite, surtout en ces mois de février et de mars, où la chaleur est ici à son maximum.

CHAPITRE VII

LA VOUAKAGA

En fin de journée voici mon camp installé auprès de cette fameuse Vouakaga qui m'a si mal reçu à sa source... Espérons que je serai plus heureux avec les rhinocéros.

Dès le lendemain je découvre une petite mare, très foulée par les animaux sauvages qui paraissent préférer venir s'y abreuver qu'à la rivière, où les plages sont rares. Je décide de m'y installer quelques heures, car elle offre des conditions très propres à l'observation. Elle est d'ailleurs minuscule puisqu'elle n'a guère qu'une vingtaine de mètres de long sur 10 au plus de large, mais en son milieu des arbustes touffus constituent une sorte de tunnel où je pourrai parfaitement me dissimuler. Mes hommes y déposent mon modeste attirail habituel et me laissent seul comme il convient. Je suis dans une cachette idéale, complètement obscure. Je n'ai malheureusement qu'un champ d'observation limité en avant de moi, mais on ne peut tout avoir. Et maintenant j'attends la clientèle... Que je dise tout de suite qu'elle n'a pas été abondante. Les premières heures sont parfaitement creuses, c'est à peine si deux ou trois petits pluviers à collier daignent courir quelques instants sur la grève d'en face, en faisant leurs révérences. Alors je m'occupe à la capture des insectes et prends quelques notes. De magnifiques libellules d'un rouge vif parcourent la surface de l'eau qui s'étend sans rides comme du mercure. Un tout petit gobe-mouche, *Alseonax aquaticus aquaticus*, au plumage terne, gris brunâtre et ventre blanc, fait la chasse aux insectes avec les mêmes gestes que nos gobe-mouches familiers ; puis voici un de ses glorieux proches parents, le gobe-mouche à longs brins, que les Anglais nomment gobe-mouche du Paradis, *Tchitreia viridis*, et qui posé

mique impatiente, couchant les oreilles, ouvrant la gueule et grognant de mauvaise humeur.

C'est d'ailleurs un fort beau mâle, sans crinière, comme la plupart de ses collègues dans ce pays, mais puissant et musclé. Par contre la lionne est remarquablement menue et fluette et véritablement disproportionnée avec son Sultan. Celui-ci aime probablement les jeunesses en fleur et s'est adjugé une pucelle, dont il vient d'avoir deux petits ritiers bien assommants...

Que font-ils là ces fauves ? Ils ont bu probablement, attendent le coucher du soleil pour se mettre en chasse, moins qu'ils n'aient occis quelque buffle malchanceux, dissimulé son cadavre pour s'en repaître quand l'appât reviendra.

Et je me demande si je ne suis pas l'objet d'un rêve, et si ces animaux ne sont pas sous mes yeux au jardin de Vincennes. Mais, ces herbes grossières en partie jaunies par dessiccation et noircies partiellement par l'incendie, comme autant de piquants de porcs-épics ; ces quelques buissons épineux, roux et souffreteux, ce ciel immuablement bleuté pâle ; ce gros soleil rouge qui va bientôt disparaître là-bas derrière un rideau de petits arbres contournés ; l'odeur d'un vieux rat de cette brousse desséchée, tout indique que je ne suis pas l'objet d'une hallucination...

Tout cela est très intéressant, mais il faut que je rentre avant que le soleil ne se couche, car la nuit vient vite au tropiques.

Pour ne pas alarmer cette famille de lions si paisible je fais un détour. Cependant à un moment donné je sens fatalement dans le vent de ces bêtes que je verrai fuir et disparaître bientôt dans les herbes.

Depuis le 1^{er} mars me voici donc dans la vallée de Vouakaga que j'ai décidé de remonter pour me consacrer à la recherche de « M'saragba » le rhinocéros. En réalité, j'allais me transformer en toréador et exécuter à peu près

annuellement de la corrida. Je ne relaterai certes pas toutes les séances taumomachiques, qui m'ont d'ailleurs passionné, cela deviendrait monotone, je parlerai seulement de quelques-unes des plus typiques.

Que je dise tout de suite, une fois pour toutes, que je n'ai aucune disposition à jouer les Tartarin ou les matamores empavides. Seule la passion de la photographie et aussi une grande connaissance de la psychologie animale dictent mes actes et m'incitent parfois à des audaces que l'on peut estimer téméraires.

Donc, chaque jour, aussitôt l'étape accomplie et le camp monté, mes chasseurs et certains porteurs s'égaillent dans la forêt claire, intéressés par de bonnes primes à la recherche d'empreintes de rhinocéros. Moi-même je vais de mon côté dans la partie dénudée de la vallée, accompagné tantôt de mon petit sourd-muet, tantôt du guide Goulla, que j'ai engagé à Maka pour me montrer dans quelques jours la piste de N'délé qui, n'étant plus fréquentée, est difficile à distinguer.

Le 4 mars nous accomplissons comme d'habitude l'étape quotidienne, en suivant l'orée des bois et en longeant la vallée qui s'étend, plate et fauve, sur quatre ou cinq kilomètres de largeur, coupée en son milieu par de légers rideaux d'arbustes, jouant à la galerie, de part et d'autre de la Vouakaga. Deci delà, des étangs, des marécages, ou de simples flaques d'eau en voie d'évaporation, parsèment cette plaine d'inondation, recouverte par les eaux en saison des pluies. Je suis en tête avec Yatoungou, Yongoro et le Goulla, les autres suivent à 100 mètres pour ne pas nous gêner en cas de rencontre intéressante.

Nous longeons en ce moment une vaste dépression au fond de laquelle s'étend une étroite lagune aux eaux couleur de plomb. Elle est bordée d'une sorte d'urticacée dont les racines adventives s'enfoncent dans l'eau et dont la partie aérienne présente des rameaux étalés de toutes parts, of-

214
frant l'aspect de palétuviers et paraissant exclure tout autre végétal. Nous percevons alors un bruit de clapotis qui nous paraît être celui d'un animal marchant dans l'eau mais qui nous est masqué par ce rideau d'arbustes très ramifiés. On s'arrête, nous tendons l'oreille, l'un dit que ce sont des hamrayes ou cobs, l'autre que c'est plus gros et que ce sont des katambourous ou waterbucks, le dernier n'a pas d'opinion... Mais le vent qui n'est pas en notre faveur va bientôt trancher la question. Le clapotis devient plus bruyant, les animaux ont pris l'alarme, et nous voyons d'abord traverser de l'autre côté une inoffensive femelle de waterbuck, puis surgit, montant vers nous, un énorme buffle. Je n'ai qu'une idée : où est mon appareil ? Je finis par le dégager du cou de Yongoro, tandis que l'animal en nous voyant s'affole et fonce vers la droite, c'est-à-dire vers les porteurs. Arrivé près d'eux, il les voit monter aux arbres en criant, fait demi-tour, et au petit galop de chasse queue levée, repasse devant nous à 10 mètres, où je le prends en voltige au 200°. Peu après, il s'arrête pour se rendre compte de ce qui lui arrive et me laisse admirer son énorme masse grise, sa puissante encolure surmontée de cornes admirables. Puis se battant les flancs de sa queue par un reste d'émotion et de mauvaise humeur, il s'engage dans la forêt basse où il ne serait pas intéressant de le suivre.

Ça, c'est la première corrida ! Et mis en goût, je me jure bien de m'intéresser davantage à ce splendide bovidé qui, dans le bassin de Tchad, prend les proportions d'un magnifique fauve.

Nous avons croisé aujourd'hui les pistes de deux troupeaux d'éléphants qui ont traversé la vallée en direction de l'Ouest, c'est-à-dire, de la Goro, mais comme elles datent de la nuit, elles nous engageraient à de trop longues poursuites.

Le 5 mars, je vais faire un tour dans les prairies avec Yatoungou et Yongoro. A un moment donné ce dernier,

haut comme une perche et qui domine les herbes déversées, me tire par la manche et me montre à 50 mètres deux formes sombres en bordure d'un petit talus à pic. A la jumelle, je distingue deux buffles couchés qui ruminent. Voilà mon affaire ! Mais comment aborder ces bêtes dans la situation où elles se trouvent ? Voici ce que je décide : Yongoro va marcher tranquillement vers ce gros arbre que nous voyons à l'Est, à une centaine de mètres des buffles. Quand il sera là-bas, ses effluves parviendront aux taureaux, et ceux-ci se dirigeront vraisemblablement dans ma direction. Exécution : Yongoro s'en va, Yatoungou monte sur un arbuste, et moi, muni de mon précieux petit appareil, je m'accroupis sur le sol prêt à mettre à profit les opportunités. Au bout de 10 minutes peut-être, les buffles, si paisibles, se lèvent comme mûs par un ressort, hument le vent d'Est qui leur apporte l'odeur humaine et, se séparant, prennent chacun un parti opposé. Un gros gris fer s'enfonce aussitôt dans les hautes herbes, l'autre d'un noir sale dévale de la butte et au pas m'arrive droit dessus. Sans me voir, ou sans me remarquer en raison de mon mimétisme, il passe à quelques mètres sur ma droite, reçoit mon odeur en pleines narines, et levant la queue, part à fond de train pour s'arrêter bientôt, en ayant l'air de se demander d'où proviennent ces émanations redoutées. Je profite alors de cet arrêt pour me rapprocher de lui, courbé en deux et prendre deux ou trois clichés où l'on voit ce très vieux buffle, couvert de nodosités sous-cutanées dues à des larves d'œstres, me regarder avec colère et étonnement. Il ne peut manifestement pas admettre que cet être bizarre, qui est là, dégage l'odeur abhorrée d'un homme. Il roule des yeux blancs mauvais, ses gros cornets poilus en avant, ses cornes usées très largement étalées de part et d'autre. Mais mon immobilité met le comble à son impatience et à sa perplexité. Il tape du pied, fouette l'air de la queue, balance la tête avec force, puis se décide à venir voir de plus près l'être que je

protester contre son braconnage effronté sur leurs territoires, n'approche aucun animal sans en être immédiatement chargé. Ce n'est d'ailleurs pas étonnant, car il les aborde à 2 ou 3 mètres au plus ! Et cela se traduit naturellement par des plaies et des bosses, qui vont des fractures multiples aux membres en passant par des lésions aux poumons, jusqu'à la fracture du crâne, sans d'ailleurs que l'auteur s'en porte plus mal... sauf dans ses écrits. C'est une véritable tache dans la littérature sportive. Je ferme le livre littéralement exaspéré et humilié d'en être réduit à la lecture de telles élucubrations.

Toute la matinée suivante a été employée à la recherche de traces de rhinocéros. Nous n'avons trouvé, mes noirs et moi, aucune empreinte fraîche, mais les traces d'une femelle et de son jeune remontant à plusieurs jours. Voilà donc enfin une bête qui contribue à la reproduction de sa malheureuse espèce, si décimée. Un peu plus loin, toujours en lisière de la forêt claire, ce sont des empreintes datant de la veille d'un autre rhinocéros, *Diceros bicornis*, de petite taille. Voilà évidemment la zone où ces rescapés se sont concentrés, et je ne désespère pas d'en rencontrer bientôt.

Après un modeste casse-croûte, je renvoie au camp mon personnel, quant à moi je désire être seul. Je vais suivre en flânant le cours même de la Vouakaga, et quand je trouverai un site propice, je m'y mettrai à l'ombre, aux aguets de quelque cliché intéressant.

Voici la rivière et les quelques arbustes qui l'accompagnent de part et d'autre, sans constituer à proprement parler une galerie. Depuis quelques instants des guépiers de Nubie, *Merops nubicus*, se sont multipliés, et plus j'avance, plus il y en a. Bientôt, je perçois les cris aigus d'une multitude de ces oiseaux qui tourbillonnent, et à un tournant je tombe sur un des plus jolis spectacles qu'il soit donné de voir en Afrique. Au moment où la rivière effectue un changement de direction à angle droit, une falaise sableuse à pic

d'une dizaine de mètres de haut est littéralement criblée de trous creusés par ces oiseaux.

C'est l'occasion cherchée, et je m'installe en face du spectacle dans un coin d'ombre ; bien décidé à ne pas quitter la place avant d'avoir épuisé mes facultés d'observation et tout mon film.

Le tableau est ravissant : au premier plan ce sont les mille reflets dorés de la rivière qui scintillent sous un soleil incandescent ; puis la falaise qui se dresse comme un grand mur rougeâtre, criblée d'orifices noirs évoquant une ruche farcie d'alvéoles, et surmontée d'arbres élégants développés en ombelle ; *Acacia*, au feuillage gracile ; *Parkia* sans feuilles, mais couverts de pompons rouges ; à l'arrière-plan enfin les Monts Moltegui constituent un fond de tableau mauve vibrant dans l'air chaud. Et au-dessus de ce coin de nature admirable et l'animant d'une vie intense, trois à quatre cents guépiers roses vont et viennent, vacillant aux occupations de la nichée. C'est dans de telles conjonctures que j'ai toujours désiré si ardemment que ma modeste plume ressemblât à un pinceau.

Sans exagération, le spectacle que j'ai sous mes yeux est vraiment féérique. C'est une colonie en pleine activité du plus grand et du plus beau guépier d'Afrique, ce guépier rose de Nubie, qui à part la tête bleue et les sus et sous-caudales d'un magnifique bleu turquoise, présente un plumage qui est fait de toute la gamme satinée des roses, depuis le rose pâle jusqu'au rose rouge, en passant par le vieux rose. Plus grand que notre guépier européen, *Merops apiaster*, puisqu'il a 35 centimètres de longueur, il est armé comme lui d'un long bec aigu et recourbé, propre à saisir au vol les insectes dont il fait sa proie. Sa queue de 18 centimètres, très effilée, contribue encore à augmenter son aspect de fuséau bariolé.

La colonie se montre d'abord un peu émue de ma présence, et en vagues roses successives tous les oiseaux qui étaient

Après cela, je fais installer mon camp au bord de la Vouakaga, aux pieds même des premiers contreforts du grand plateau. Dès demain, je battraï les environs, explorerai les ravins et les collines, dans l'espérance de trouver quelques rhinocéros. Des rhinocéros noirs, j'entends, car j'ai maintenant la conviction que le blanc est éteint, et comprends mieux la boutade de feu M. Saint-Floris, Inspecteur des chasses, quand il traitait ce dernier de « serpent de mer de l'A. E. F. ». Les quelques empreintes et crottins que j'ai rencontrés jusqu'à ce jour appartenaient nettement au *Diceros bicornis*.

Ainsi, nous avons laissé exterminer dans nos colonies le plus grand animal après l'éléphant ! Car le *Ceratotherium simum* était une puissante bête, d'un poids et d'une taille très supérieurs à ceux de son parent. Présentant des cornes en général plus lourdes et plus développées que chez le dernier, le rhinocéros de Burchell, moins abondant et ayant moins de défense, devait être une proie facile pour les chasseurs de cornes et le premier à disparaître. Cette disparition est toutefois récente, car j'ai vu en 1931 des cornes en provenance de la région de Birao, qui appartenaient certainement à son espèce.

Ce que je ne comprends pas et que je trouve parfaitement injuste et illogique, c'est qu'on tolère que les Kreich du Soudan Anglais viennent braconner ici, en pleine réserve, alors que nos indigènes sont menacés des foudres de l'Administration s'ils contreviennent aux règlements. En tout cas cette preuve de faiblesse est bien humiliante. Je serais curieux de savoir ce qui arriverait si nos indigènes allaient braconner au Soudan Anglais.

J'ai envoyé ce matin, 11 mars, deux équipes à la recherche de traces de rhinocéros, quant à moi, je pars de mon camp avec Yatoungou et Yongoro et nous remontons le cours de la Vouakaga, rive droite. Vers 40 heures nous percevons un beuglement bref, ou plutôt le grognement d'un buffle. Nous

avançons alors prudemment et découvrons soudain, du haut d'une petite falaise, deux taureaux noirs qui se livrent un combat acharné. C'est la grande épreuve de forces des mâles pour la domination du troupeau.

Je juge immédiatement la photographie impossible en raison de hautes chaumes entre lesquelles nous entrevoions le corps à corps. Que faire ? Nous sommes là vivement intéressés par cette scène formidable, où des fauves énormes se livrent un combat sans merci. Ils s'affrontent avec une vigueur incroyable et nous percevons les chocs des frontaux comme des coups sourds, mêlés aux bruits ligneux que font les cornes en s'entrechoquant. Tantôt un adversaire recule, tantôt c'est l'autre. Chacun pousse en avant de toute la tension de ses postérieurs et on voit saillir toute la puissante musculature des cuisses, depuis les fessiers jusqu'aux extenseurs des jarrets, tendus en arrière au maximum. Ces corps épais, lourds, mastocs comparés à leur hauteur ; ces troncs étonnamment larges aussi bien aux épaules et aux flancs qu'au bassin, notablement plus grands certes que chez nos taureaux, et où l'on ne distingue ni sillons de côtes, ni creux, ni saillies ; ces membres antérieurs écartés par la largeur du thorax, avec leurs canons épais et courts, tout cela imprime à ces deux bêtes sauvages une apparence de masse infiniment puissante et brutale, qui impose à l'esprit l'idée de deux tanks affrontés.

Toute la bagarre se passe, sans cris, sans beuglements, à part le grognement bref que nous avons entendu tout à l'heure et qui n'était probablement qu'un défi. On ne perçoit que les souffles haletants et le cornage provoqués par des efforts inouïs, au milieu de la poussière jaune.

Et tandis qu'impuissant à le fixer, j'assiste à ce duel farouche, mon esprit travaille à combiner quelque tactique qui me permettra de prendre un cliché sinon de la scène, du moins de ses protagonistes. Et voici ce que je décide :

je vais aller me poster au-dessus d'un couloir que les buffles devront forcément prendre s'ils traversent la Vouakaga, et fais opérer à mes noirs un mouvement tournant qui obligera les bêtes à fuir dans ma direction. D'un coup d'œil je choisis une place favorable et attends le doigt sur le déclic le résultat du mouvement que j'ai indiqué à mes chasseurs. Ce n'est pas long ! Un bruit de galop sourd et voici le premier buffle qui débouche à toute allure. C'est le plus grand, armé de deux étuis développés largement, à la mode œquinoxialis ; il arrive à la rivière, la traverse sans ralentir dans un éclaboussement, et fonce dans ma direction au point que si je voulais jouer mon Tartarin je pourrais prétendre qu'il me charge, d'après le cliché. Il n'en est rien, car il passe en trombe dans le couloir à quelques mètres, et disparaît dans les hautes herbes, juste au moment où le second buffle arrive à son tour par le même chemin. Celui-ci porte des cornes en croissant, se rapprochant du type des savanes forestières, et je le photographie dans les mêmes conditions, heureux du résultat de ma tactique. Et je note une fois de plus les types si différents de ces deux taureaux dans le même troupeau. Nous sommes bien là à cheval sur une zone de transition entre le buffle des galeries forestières, *Syncerus nanus savanensis*, et celui des pays ouverts du bassin du Chari-Oriental, apparenté au type *S. caffer æquinoctialis*, qui lui-même aboutit à l'Est au *S. C. caffer*.

Après cet intermède, nous continuons notre prospection de la région au point de vue des rhinocéros. Nous rentrons, hélas, ce soir sans avoir rencontré de piste fraîche. Cependant, comme d'habitude, j'ai décalqué l'empreinte d'une sole datant de quelques jours. Mon procédé est simple, il ne demande qu'un peu de papier calque et un rayon, mais je conviens qu'il est moins précis, par exemple, que la méthode de Wolff, qui consiste à inscrire l'empreinte à l'aide de brillantine et de bioxyde de Cu.

Éreinté par cette journée de marche, sous une chaleur

écrasante, je prends un tub délassant et une bonne dose d'hydromel, qui me fait voir la vie en rose, met un baume à mes déconvenues au sujet des rhinocéros, et me fait espérer pour le lendemain des recherches moins décevantes.

Assis sur ma petite chaise pliante, je goûte un calme immense, l'apaisement du soir, la sérénité de l'heure, sous un ciel d'une beauté immuable. La lune se lève, la nature s'endort, le couchant flambe derrière les derniers gradins des hauts plateaux, cernant d'un halo rose leurs cimes forestières. Puis cette ultime lueur pâlit et me voici frissonnant sous un vent d'Est frais et fort, qui coule dans la vallée d'un murmure incessant. Dans une demi torpeur, j'écoute les bruits de mon domaine sauvage, ses rumeurs, ses frémisséments, ses plaintes. Et peu à peu il me semble que mon entendement s'exalte, que mon ouïe devient d'une sensibilité exquise, et que c'est l'Afrique tout entière, qu'à la faveur de l'ombre, j'écoute vivre et respirer. Car en Afrique quand la nature s'endort, sa faune silencieuse pendant le jour, devient fiévreuse et lance ses appels, ses cris de colère, exhale son désir. J'entends parfois des hurlements lugubres d'une hyène en quête d'un cadavre, un glapissement de chacal, la toux profonde venue de la gorge d'un lion lointain, les miaulements de quelque chat sauvage en maraude, les notes perlées d'un engoulevent, les hululements d'un grand duc, toute une partition sauvage, richement orchestrée avec les coassements des grenouilles de la rivière voisine, les mille crissements des insectes, et qui mérite bien le nom de symphonie héroïque.

C'est avec la plus grande confiance que je pars aujourd'hui à la recherche des rhinocéros. Il est impossible que ceux qui ont été chassés devant moi des sources de la Vouakaga ne soient pas dans ces parages, et je finirai bien par les rencontrer. Vers 10 heures, nous apercevons au loin une fumée sur notre droite, une autre à gauche, une autre encore au centre. Bientôt un large rideau s'étend devant nous

montant à l'assaut des avants monts du plateau. C'est un immense feu de brousse qui vient d'être allumé et dévore progressivement les herbes encore intactes. Il prend rapidement de l'ampleur et nous percevons maintenant ses crépitements et ses flammes. Malédiction ! Ainsi, aux deux seuls points où j'espérais rencontrer les derniers représentants du *Diceros bicornis*, des incendies de brousse m'auront barré la route et dispersé les animaux. Il est impossible de ne voir là qu'une fâcheuse coïncidence. Mais j'en aurai le cœur net, et vais essayer de capturer les indigènes qui m'ont joué de pareils tours. Ce feu n'est nullement spontané, il a été allumé par des noirs qui ne doivent pas être bien loin encore. Ces individus m'ont vu dans le pays, m'ont épié, je les gênais, car ils chassaient probablement dans la réserve, et ils ont voulu se débarrasser de moi en incendiant le pays. Qui sait même s'il n'y a pas connivence avec Delembé ? Je retourne rapidement au camp et réunis mes porteurs, en proclamant qu'il y aura une bonne récompense pour celui qui capturera un des coupables. Alors, la plupart d'entre eux partent en courant dans les directions que je leur indique, et moi-même, muni de ma carabine, j'accélère le pas pour leur prêter main forte, s'il y a lieu.

Comme, d'une éminence, j'examine le terrain à la jumelle, j'aperçois quelques-uns de mes hommes qui courent en criant et poursuivent des indigènes. La plupart de ceux-ci finissent tout de même par leur échapper, sauf l'un d'eux qui, coïncé entre ses poursuivants et le mur de flammes est bien obligé de se rendre. C'est un homme de Delembé et probablement un de ceux qui m'ont joué le même tour sur le plateau. Il a fait de la cire et chassé pour se nourrir, notamment dans la réserve, comme il l'avoue parfaitement, ne s'attendant pas à me retrouver deux mois après. Je le confie à mon pauvre garde-chasse qui aura, enfin, l'occasion de se rendre utile, et qui l'amènera enchaîné à N'Délé où il aura à s'expliquer avec les autorités. Un point que

j'aurais bien voulu éclaircir est celui de savoir si le chef de canton était responsable de mes deux malencontreuses aventures. Cela je ne le saurai probablement jamais, en raison des événements d'abord, et puis, il faut bien le dire, en raison aussi d'une mauvaise volonté générale à intervenir dans les histoires de chasse des indigènes. Sur le papier on a bien soumis ces grands destructeurs à des règlements, mais en réalité ils font ce qu'ils veulent, et ils sont difficiles à surveiller par un seul Inspecteur Européen qui n'a pas le don d'ubiquité, comme je l'ai déjà dit, et qui est mal secondé par un personnel insuffisant. Les sanctions, quand il y en a, sont d'ailleurs absolument anodines, et le gaillard que je viens de capturer le sait bien, si j'en juge à son attitude insouciant et désinvolte.

Si je n'ai pas réussi toutefois à mettre parfaitement au point la sorte d'inventaire que j'espérais opérer des rhinocéros qui subsistent dans notre Afrique Centrale, ce n'est pas faute d'y avoir mis le prix de toutes manières. J'avais conçu des projets mirifiques, mais un moraliste n'a-t-il pas dit : « qu'il faut vouloir décrocher les étoiles pour atteindre à la hauteur d'un bec de gaz ! »...

En somme pour résumer ce que j'ai appris au sujet des rhinocéros pendant ce dernier voyage, je puis dire que j'ai acquis la conviction : 1° que le *Ceratotherium simum* est éteint dans nos colonies, 2° que le *Diceros bicornis* est réduit à quelques rares individus isolés dans la région de l'Aoukalé, et à un petit groupe difficile à évaluer dans la haute Vouakaga, entre l'intersection du cours de cette rivière avec le 9° parallèle et ses sources. Je n'ai réussi à en voir aucun par suite de circonstances défavorables, je n'ai même rencontré qu'une piste fraîche sur le haut plateau, mais les autres empreintes de la vallée n'étaient pas très anciennes, et devaient appartenir à des animaux encore vivants. Il y a donc là un noyau qui, s'il était surveillé, pourrait peut-être se développer.

Je n'ai pas eu le temps de parcourir le Parc National du Bangoran Bamingui, mais l'Inspecteur des chasses et d'autres observateurs sur lesquels on peut absolument faire foi affirment qu'un certain nombre de rhinocéros noirs y subsistent. C'est, je crois, le noyau le plus important et le plus facile à protéger. Certains animaux sortent malheureusement du Parc, mais avec de l'énergie on peut parfaitement arriver à les rendre intangibles, d'autant qu'ils sont absolument inoffensifs pour les indigènes et leurs cultures.

Certains ont poussé la plaisanterie jusqu'à demander que le tir d'un rhinocéros soit autorisé pour le permis de grande chasse, j'estime pour ma part qu'il faudra longtemps avant que ce tir puisse être de nouveau autorisé. Quand une espèce a franchi un certain stade de décadence, comme c'est le cas, son existence est bien compromise et la science se doit de faire tous ses efforts pour empêcher sa disparition complète et la léguer aux générations futures. Les Américains nous l'ont démontré avec le bison. Ou alors il ne faut plus parler de civilisation... Le temps est heureusement proche où chacun se convaincra que détruire l'œuvre de la nature est proprement inconscient.

CHAPITRE VIII

LE RETOUR, N'DÉLÉ, FORT ARCHAMBAULT, LE SAHARA

Et maintenant, il faut songer au retour. Je dois être le 13 avril à Fort Archambault pour prendre le car des Transports Tropicaux, et je n'ai que le temps voulu pour accomplir à pied cet immense trajet.

Donc le 12 mars quittant la vallée de la Vouakaga, je me dirige à angle droit dans la direction de l'Ouest, vers N'Délé. Comme mes hommes ignorent absolument le sentier indigène, je me suis procuré un guide à Maka. Celui-ci, avec beaucoup d'assurance, prend délibérément la tête, et nous escaladons bientôt un premier escarpement. Au sommet, nous sommes sur une crête, et au-dessous de nous c'est un ravin inextricable qui permet l'accès à une autre crête semblable. Drôle d'itinéraire ! Les indigènes amateurs du moindre effort ne choisissent pas en général les sommets des montagnes pour se rendre d'un point à un autre.

Au début je ne dis rien, car on m'a affirmé partout que le sentier était effacé, mais tout de même un pareil trajet me semble bien invraisemblable. Enfin, quand je vois tout mon personnel égaillé, en sueur, anhéant, je demande des explications au guide qui, mis au pied du mur, avoue qu'il ne se rappelle plus du chemin. Ça c'est complet ! Nous voilà bien... comme on dit. Alors je lui déclare qu'il faut absolument qu'il retrouve le sentier de N'Délé, sinon que je le retiendrai et qu'il aura à expliquer son imposture devant l'Administrateur.

Le soir, je fais installer le campement auprès d'un petit ruisseau qui descend de la montagne. Paysage de pierres grises, de brousses grisâtres, décor de grisaille, gris sur gris. Une troupe de singes rouges, *Erythrocebus patas*, dérangée